

Pascal affirmait ne pas aimer les romans, ne pas les lire. Sans doute cette âme passionnée de vérité devait-elle juger que les romans introduisaient les lecteurs dans un univers mensonger, loin de l'expérience, de la réalité, les divertissant de l'unique nécessaire. Au *Guetteur halluciné* de Geneviève Roch le terme de roman n'est pas à proprement parler adapté. Bien plus qu'un roman, ce livre est un récit intérieur, un témoignage, fondé sur l'expérience de la disparition d'un être proche, aimé, un chemin de vérité. Derrière le narrateur, personnage masculin, ce qui permet une certaine mise à distance, se cache la femme qui écrit, pense, peint et garde en elle, au plus secret de son être, les stigmates de l'absence. Le livre est écrit avec sobriété, force, maîtrise. Œuvre de témoignage, *Le guetteur halluciné* est aussi une œuvre de réflexion, philosophique parfois, habitée toujours d'une sensibilité poétique. Dans ce monde d'apparences, d'opinions, où l'empire de la technique nous assaille chaque jour, le narrateur explore les profondeurs de l'homme, se sent attiré par l'insaisissable, les signes du mystère. « L'essentiel est ailleurs. » (P. 81) L'énigme nous élève au-delà de l'apparence. L'inconnu se rapproche de celui qui a le courage de quitter les sécurités quotidiennes qui ne sont en réalité que des mensonges, des masques. « L'autre face du monde, celle qui nous est habituellement cachée. » (P. 173) La disparition de l'être aimé conduit le narrateur à tendre l'oreille vers le murmure de l'inconnu qui s'insinue au plus intérieur de son être. Vivre est un vrai, âpre, juste, combat. C'est comme si une ombre nous poursuivait, nous menaçait. Il y a de l'angoisse, un sentiment de vide, dans *Le guetteur halluciné*, comme dans l'univers de Kafka mais cette angoisse, cette vacuité, rencontrent un point rare, décisif d'espérance. Le silence demeure habité par une voix poignante qui déchire l'absence. « Au cœur du lent penser des solitudes un appel insistant qui s'éloigne et revient incise le silence. » (P. 194) Une lueur s'allume au lointain.

Une promesse délivre de l'absurde. Il faut écrire dans l'éclaircie de cette promesse, sans fard, en dépouillant l'humanité de ses voiles. « Tu espères l'inespérable. » (P. 172)¹ Dans sa traversée du désert, le guetteur devine, derrière l'absurde d'un monde livré à la matière, l'inespéré attendu. Une « vision de lumière ou de feu » (p. 194), une nuée d'infini², donnent leur rythme intérieur aux mots en exil. A la fin du livre, le narrateur écrit, comme en une confidence : « Un jour quelqu'un te qualifie de mystique. (...) Un mystique athée. » (P. 199) Il y a dans *Le guetteur halluciné* un souffle mystique pétri d'humanité. On hésitera en revanche à le qualifier d'athée tant ne cesse d'y affleurer, hors des sentiers battus certes, une sensibilité à la transcendance, à l'invisible, l'indicible, au surnaturel. Laissons la parole pour conclure au narrateur de ce livre ardent, attachant, nourrissant, qui nous mène au-delà des romans et touche aux profondeurs de l'humain : « Solitaire ivresse du chercheur d'être, l'étincelant secret tapi au fond du cœur. Guetteur halluciné à l'affût d'une trace de sens dans un océan d'absurde, de cet absurde qui nous environne, (...), tu peins (...) des chemins de feu. » (P. 132).

Bernard GRASSET

¹ « Il n'y a rien qu'on ne puisse espérer : il faut tout espérer » écrivait Euripide dans son *Hypsipyle*.

² En couverture du livre figure une image où, ainsi qu'à l'Horeb, une colonne de blanche lumière relie, sur fond bleu clair, la montagne au ciel.